

LES INSCRIPTIONS DU TRÉSOR DE NAGYSZENTMIKLÓS

II. Les inscriptions runiques. (suite et fin)

D'après leur sens, les inscriptions se divisent en plusieurs groupes :

1. Nom du propriétaire : *B^ojlā* (cruches 3 et 4).
2. Désignation de l'objet : *baγr^adž* (coupes 15, 16), *sä^uγ* (gobelet n° 11).
3. Nom du propriétaire suivi de la désignation de l'objet : *B^ojlā Čab^an čäriz q^aš* 'assiette à dessert de Bojla Čaban' (coupe n° 8). *Tur^um* (?) *ič-aj^eq* 'vase à boire de T'. (cinq fois : sur la corne à boire; sur la coupe n° 9; sur le hanap 22; sur la coupe 10, où, à côté de cette inscription en repoussé, figure encore le mot *tab^aq* 'coupe' légèrement gravé; sur le hanap n° 23 ensemble avec l'inscription *baš.bγln* qui reste à déchiffrer). La cruche n° 5 porte le nom *lb^äk* et, au-dessus de ce nom, l'expression *ä^uγⁱzä^ugⁱs* '[vase] à large goulot', c'est-à-dire deux désignations indépendantes l'une de l'autre.

4. Une catégorie particulière est formée par les inscriptions de la belle cruche n° 6, qui porte le nom de *Säv'nüg-bⁱčä[?]* 'princesse Sävinüg', le mot énigmatique *baš.* et enfin le mot *aγγ* 'cadeau'.

Je voudrais encore faire observer que le nom de *Bojla Čaban*, bien que m'ayant servi de point de départ, ne doit nullement être considéré comme base et pierre de touche de mon interprétation. Si l'on ne possédait pas la notice de l'empereur Constantin sur les tribus petchénergues et leurs princes, ou si l'on n'avait pas songé à chercher le nom de *Bota-ul Čaban* sous la graphie Βουταουλ ζωπαν, on aurait été néanmoins à même de déchiffrer ces inscriptions. Dans ce cas-là, on



eût dû recourir à l'hypothèse évidente qu'il s'agit en l'occurrence, du moins en partie, de noms d'objets de vaisselle. Puis on aurait dû, par exemple à l'aide du dictionnaire de Radloff, dresser la liste de tous les noms de vase susceptibles d'entrer en considération — il n'y en a pas plus d'une centaine — et avec un peu de chance on aurait trouvé les mots *bayr^adž* ('vase à manche') et *tab^aq*. Cette identification s'impose dès qu'on a constaté l'identité assez facile à découvrir de Βουηλα et de >0>1. Enfin on aurait pu trouver le mot *aj^aq* et la valeur du signe de č dans 'č-aj^aq 'vase à boire'. (C'est assurément le pas qui aurait été le plus difficile à franchir, mais le chercheur n'aurait pas manqué de le faire, dès qu'il se serait avisé du mot ič 'boisson, le boire'). L'inscription *ayy* n'aurait pas coûté trop de peine non plus. Pour les signes de *n* et de *s* on aurait été secondé par leur identité avec les caractères turk correspondants, identité qui s'impose involontairement à l'esprit, bien que pour travailler méthodiquement il faille écarter toute identification préconçue. Le reste n'aurait plus guère offert de difficulté. De cette façon on serait enfin inmanquablement parvenu à cette constatation que le second mot de l'inscription 1 est *Ĉaban*, et que le groupe de signes >0>1 >1>1 est identique à Βουηλα ζωαπαν. Le rapport existant entre le nom Βουταουλ ζωαπαν = *Botaul Ĉaban* et les noms de Βατά et de Τζοπόν chez Constantin Porphyrogénète est une question indépendante du problème des inscriptions.

*
**

Les caractères petchénergues qui nous sont connus, sont donc les suivants (on a donné entre parenthèses le chiffre indiquant leur fréquence dans nos textes) :

Signes des voyelles :

>	<i>a, ä</i>	(9)
γ	<i>y, i</i>	(2)
□	<i>u ? , ü</i>	(2)

En ce qui concerne l'omission des signes vocaliques, on peut constater une certaine régularité, qui est pour-

tant loin d'être absolue. Il en est de même dans les écritures runiques turk et hongroise. Dans l'écriture petchénergue le signe de *a, ä* est en général noté dans la première syllabe : Čab^an, čäriz, aj^aq, Sävvⁿüg, ay^y, bayr^adž; néanmoins *a-ä* est omis dans les mots monosyllabiques q^aš et s^äŋ, äŋ puis dans z^äg^ts. Dans la deuxième syllabe *a, ä* ne sont en général pas marqués : Čab^an, aj^aq, tab^aq, bayr^adž, ʾlb^äk; à la finale : b^ojla, mais bⁱč^ä (?). Les voyelles *y-i, u-ü, o-ö* paraissent être notées plus rarement : b^ojla; čäriz, mais Sävvⁿüg et äŋ^tz^äg^ts; Tur^um (?), ič - cf. ʾlb^äk. Mais nous disposons de trop peu de matière pour en tirer des conclusions solides.

Signes des consonnes :

1	b	(7)	∩ N	b	(3)	∅	r	(3)
1 1 1	č	(4)	⌞	k	(1)	1	s	(3)
B	dž	(1)	∅ ∅ ¹	l	(3)	D	š	(2)
}	g	(2)	⋈	m?	(1)	ɔ	t	(2)
γ	γ	(3)	γ	n	(3)	⌘	v	(1)
}	j	(2)	8	ŋ	(2)	γ	z	(2)

La valeur phonique du signe ⌘ (2) et les caractères désignant les sons *d* et *p* sont inconnus. Par là se vérifie le soupçon émis par Thomsen, selon lequel ces inscriptions ne contiendraient guère tous les caractères de l'alphabet auquel elles ressortissent².

L'écriture en question est une écriture runique comme l'alphabet turk et l'ancien alphabet hongrois, c'est ce qui est prouvé par la fréquence des traits verticaux et obliques; elle a une prédilection marquée pour les lignes arrondies, qui du reste se rencontrent aussi dans les écritures runiques turk et hongroise, en revanche, on ne trouve que dans un seul caractère des lignes horizontales (□ ü). C'est le trait horizontal que les écritures runiques (cf. les alphabets runiques germaniques, turk et hongrois) évitent surtout. Remarquable est la forme des caractères 8 et ∅, puis celle du caractère ⌘ dans l'inscription 8 (v. la gravure p. 16), puisque dans

(1) Il est probable, sans toutefois être sûr, que ce caractère est identique au signe ∅. Il ne se rencontre que dans le groupe ∅∅11⌘D>1 que je n'ai pas déchiffré.

(2) SamlAfh. III, 335.

ces signes les angles formés aux points de contacts supérieurs et inférieurs des lignes latérales sont caractéristiques pour la technique de l'écriture runique.

Pour déterminer la famille à laquelle appartient l'écriture petchénergue, il faut songer en premier lieu à l'alphabet turk. Les deux systèmes graphiques accusent une certaine affinité dans quelques-uns de leurs traits généraux : ils sont tous les deux runiques ; les caractères ont par leur tracé un air de ressemblance. En ce qui concerne la notation des voyelles, ils suivent des règles analogues. En outre, il est à considérer que selon toute vraisemblance, les Petchénègues ont appartenu à l'empire turk de l'Ouest. Or, dans cet empire, l'écriture turk était en usage, comme l'indiquent les inscriptions de la vallée de Talás en Turkestan. Pourtant, en examinant les deux alphabets de plus près, on parvient à cette constatation surprenante qu'ils ne possèdent en commun que les trois caractères que voici :

<i>turk</i>		<i>petchénergue</i>
N	<i>q</i>	NH
)	<i>n</i>)
	<i>s</i>	

Quels processus historiques se cachent derrière ces identités peu nombreuses, mais absolument exactes ? Je ne saurais le dire. Les analogies étaient-elles jadis plus nombreuses ou bien l'écriture petchénergue est-elle sortie de l'emploi très indépendant de quelque alphabet turk ? Voilà des questions auxquelles l'exiguïté de nos sources nous empêche de donner une réponse. Toutefois, il serait erroné de supposer que ces analogies soient purement fortuites.

Les rapports entre l'écriture petchénergue et l'alphabet runique hongrois sont plus étroits :

<i>hongrois</i>		<i>petchéenègue</i>
Ű	č	Ű Ű Ű
1	i	Ű
↓ (a)k		Ű k N q
Ű Ű ly(<l)		Ű Ű l
)	n)
	s	
Ű	t	Ű
Ű u		Ű ü (u)

Les lignes des caractères représentant *i* et *t* sont arrondies dans l'écriture petchéenègue. J'ai déjà souligné le fait que l'écriture petchéenègue accuse une prédilection pour les lignes arrondies. L'alphabet hongrois élimine les deux barres horizontales du caractère petchéenègue Ű ü, ce qui s'explique naturellement par la technique usuelle de l'écriture runique. Les autres traits identiques se passent d'explication. Il est à noter que les deux signes de l'/ accusent une identité allant jusqu'à des détails infimes.

Les écritures runiques hongroise et petchéenègue dérivent donc toutes les deux de la famille des alphabets turk. Les relations de ces systèmes avec l'écriture turk ne sont pas bien claires, l'histoire de leur évolution l'est encore bien moins. Toutefois la parenté primitive transparait dans les éléments conservés de ces alphabets³.

(3) Dans son ouvrage intitulé « *Inscriptions de l'Orkhon* » (p. 54, note) Thomsen a nié toute parenté entre l'écriture runique hongroise et l'alphabet turk. Dans le *SamlAfsh.* (vol. III, p. 82, note 1) il a un peu modifié son jugement. Il écrit, (plaçant entre les crochets les mots qu'il a ajoutés dans le *SamlAfsh.*) :

« J'ajoute que, [à mon avis], les ressemblances spécieuses de l'alphabet turc et l'alphabet dit hunno-scythique (voir P. Király de Dada, *Babyl. and Oriental Record* VI, n° 10, 1893, p. 227 et suiv., 233) sont trop peu nombreuses et trop imperceptibles pour justifier une parenté [particulière] des deux alphabets ».

Je ne peux pas accepter cette opinion de Thomsen. La tentative de Király ne peut pas être considérée comme sérieuse, mais les re-

La connaissance de l'écriture petché-nègue fournit un nouvel apport à l'histoire de la civilisation turque. Elle fait sortir l'écriture runique hongroise de son isolement dans l'Europe Orientale, en lui enlevant son caractère d'objet de curiosité, et les trois alphabets runiques apparentés, c'est-à-dire le turk, le hongrois et le petché-nègue prouvent que l'art d'écrire faisait partie intégrante des anciennes civilisations turque et hongroise. Récapitulons les raisons qui nous obligent à considérer que le trésor de Nagyszentmiklós comme ressortissant aux Petchénègues.

1. L'inscription en caractères grecs aussi bien que celles en écriture runique accusent des traits phonétiques qui sans erreur possible n'appartiennent qu'au comano-petchénègue : *dügätügi* < *tükätüki*, *taγruγy* < *taqrugy*, *ičgi* < *ički*, *baγradž* < *baqradž*.

2. Le nom de *Bota-ul Čaban* 'fils de Bota [de la tribu de] Čaban' doit être identifié avec Βατζ, nom du prince de la tribu petché-nègue Τζοπόυ = *Čaban*.

3. Gardizî et Al-Bakrî, dans leurs notices sur les Petchénègues, racontent que ces derniers possédaient des vases d'or et d'argent⁵. Une source hongroise relève la richesse des Petchénègues en or, argent et bijoux⁶.

4. Le trésor a été trouvé dans la proximité immédiate d'un territoire où, au temps des Árpád, il y avait des établissements petché-nègues considérables⁷.

Selon Constantin Porphyrogénète le prince *Bata* régnait aux environs de 889, son fils *Bola-ul*, à qui le

cherches ultérieures ont prouvé que, sans compter certaines particularités d'ordre général, communes avec l'écriture turk, l'écriture runique hongroise possède cinq caractères qui correspondent pour leur forme comme pour leur valeur phonique exactement à autant de signes de l'alphabet turk et que l'identité de onze autres caractères peut être considérée comme établie. L'histoire de l'écriture runique hongroise est justement très instructive au point de vue du principe. Elle montre que les rapports historiques entre deux systèmes graphiques sont suffisamment prouvés par l'identité de quelques caractères seulement, sans que l'identité de chacun des signes soit nécessaire pour tirer cette conclusion. Cette écriture hongroise possède plusieurs caractères d'origine grecque et deux d'origine glagolitique. L'hypothèse d'une coïncidence fortuite doit être délibérément écartée.

(4) V. p. 8-9.

(5) V. p. 10.

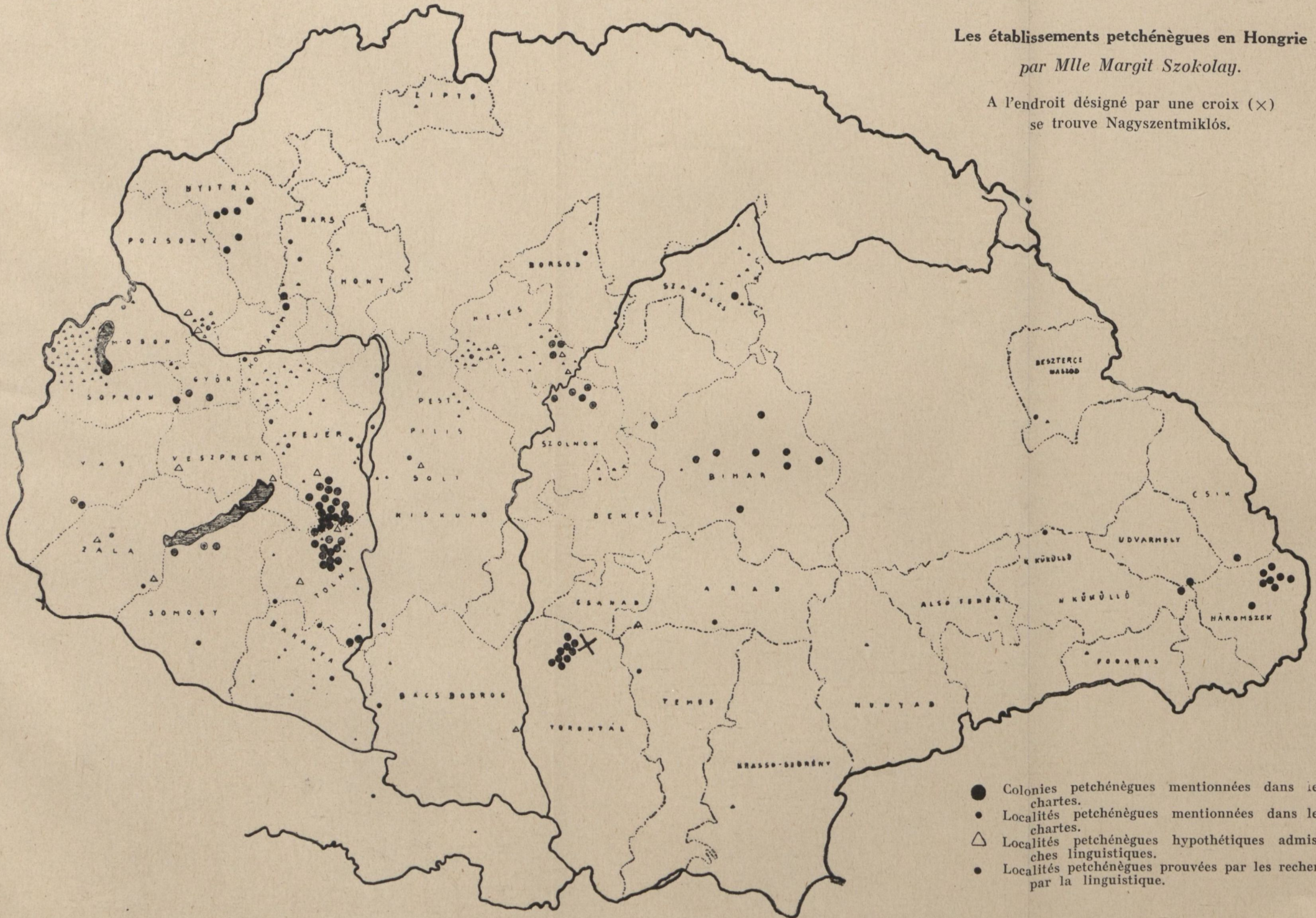
(6) V. *Népünk és nyelvünk*, VII, 184.

(7) V. la carte de Mlle Margit Szokolay.

trésor ou pour le moins une partie du trésor appartenait, vivait vers 900-920. C'est à cette époque que nous devons placer la date de ces inscriptions. C'est également à cette époque que remonte la forme particulière du B dont on a fait mention plus haut, de sorte qu'on peut supposer que quelques-uns des princes petchénegues se sont convertis vers cette époque au christianisme, fait dont témoigne la coupe baptismale faisant partie du trésor.

Les établissements petchénegues en Hongrie
par Mlle Margit Szokolay.

A l'endroit désigné par une croix (X)
se trouve Nagyszenthmiklós.



III. *Remarques sur l'histoire des Petchénègues.*

On ne sait pas grand'chose sur l'histoire des Petchénègues.

Ils sont mentionnés pour la première fois dans deux sources orientales : chez Gardîzî (1049-53) et chez Al Bakrî (2^e moitié du 11^e siècle). Voilà ce qu'on lit ⁸ :

GARDÎZÎ

En ce qui concerne les Petchénègues, la route va chez eux de Gurgândž jusqu'à la montagne de Khwârizm et plus loin jusqu'aux Petchénègues. On arrive au lac de Khwârizm (lac Aral), on laisse le lac à main droite et l'on continue son chemin. On arrive dans une contrée déserte et privée d'eau et l'on y chemine 9 jours. On touche tous les jours ou un jour sur deux un puits, on s'y laisse descendre par une corde et on y puise de l'eau pour les chevaux. Le dixième jour on atteint des sources et de l'eau et là il y a toutes sortes de gibier, des oiseaux et des gazelles; il y a là peu d'herbe. On y chemine pendant 16 jours. Le 17^e jour on arrive aux premières tentes des Petchénègues. La longueur du pays des Petchénègues est de 30 journées

AL BAKRÎ

En ce qui concerne les Petchénègues, la route va dans leur pays de Džordžânija sur une distance de 12 parasanges jusqu'à la montagne qui est nommée la montagne de Khwârizm. A son sommet il y a une tour; à ses pieds se trouve l'habitat d'un peuple de la Džordžânija qui y possède des champs de labour.

Les Petchénègues sont un peuple nomade qui erre à la recherche d'endroits où il y a du fourrage. La longueur de pays s'étend en longueur à 30 journées de marche, de même sa largeur. Au nord s'étend le pays des Džifdžâkh, qu'on appelle aussi Qifdžâq; au sud le pays des Khazars, à l'est le pays des Slaves.

(8) Pour le texte persan de Gardîzî v. Barthold, *Otčet o počzdkě v srednjuju Aziju* (= MémAcPbg. VIII^e série, Hist. vol. I, n^o 4), 95, traduction russe : p. 119-20; le texte persan est donné avec une traduction en hongrois par le comte Kuun : *A magyar honfoglalás kútfoi* p. 150-51 (inutilisable). Le texte arabe d'Al Bakrî se trouve avec une traduction en russe chez le baron Rosen dans Kunik-Rosen : *Izvēstija Al-Bekri* (= Prilož. k XXXII-mu tomu ZapAkN N^o 2), la traduction russe : p. 58-60; cfr. Deffrémery. *JA*, 1849, I.

de marche. De chaque côté ils ont pour voisin un peuple : à l'est le pays des Khifcâkh, au sud-ouest les Khazars et à l'ouest les Slaves [= les Bulgares de la Volga⁹]. Tous ces peuples font des incursions. Ils attaquent les Petchénègues, les enlèvent et les vendent.

Les Petchénègues sont riches; ils ont beaucoup de chevaux et de moutons et beaucoup de vases d'or et d'argent. Ils ont aussi beaucoup d'armes et ils portent des ceintures d'argent. Ils ont des drapeaux et des lances qu'ils élèvent bien haut dans la bataille. Ils ont des clairons qui ont la forme d'une tête de bœuf et qu'ils sonnent lors du combat. Les routes des Petchénègues sont mauvaises et inconfortables. Celui qui veut se rendre d'ici dans un autre pays, est obligé d'acheter des chevaux, car, par suite du mauvais état des routes du pays, on ne peut en sortir d'aucun côté autrement qu'à cheval. Les marchands qui viennent ici ne suivent pas des routes, puisque toutes leurs routes sont couvertes de forêts; ils se dirigent d'après les étoiles.

Tous ces peuples sont les voisins des Petchénègues et font des incursions dans leur pays.

Ils sont riches et possèdent des montures, des vases d'or et d'argent, des armes; ils ont des ceintures richement ouvragées,

et des drapeaux,

et des clairons au lieu de tambours.

Tout le pays des Petchénègues est plat, il n'y a point là de montagnes et point de places fortifiées où ils pourraient trouver un refuge. (Suit le récit de la con-

(9) Cfr. *Ibn Fadlân*, chez Jâqût, ed. Wüstenfeld, I, 723.

version des Petchénègues à l'Islam; cf. Marquart, *Streifzüge*, 72-73).

Si l'on compare ces notices avec celle de Constantin Porphyrogénète, que nous allons étudier plus loin, il ressort que l'habitat antérieur des Petchénègues s'étendait aux environs de l'Emba, de l'Oural et de la Volga. Constantin rapporte aussi que les Petchénègues habitaient ces contrées avant 889. On ne sait point quand et d'où ils y étaient venus, mais rien ne s'oppose à l'hypothèse qu'ils y demeuraient depuis longtemps; seulement leur poussée vers l'Europe orientale n'a dû probablement se produire que peu avant 889.

Au point de vue de l'origine et de l'histoire du trésor de Nagyszentmiklós, qui présente des motifs persans, il n'est certes pas sans importance de savoir que les Petchénègues avaient demeuré au nord de la Perse et du Khwârizm. Il est aussi remarquable que ces notices anciennes contiennent la description de la route commerciale qui mène de Khwârizm dans leur pays. Dans cette contrée, ils avaient aussi des rapports immédiats avec le territoire de l'empire turk occidental auquel sans doute ils avaient appartenu pendant quelque temps. Sur le territoire de l'empire turk occidental, dans la vallée de Talas, on a trouvé des inscriptions turk. On peut donc facilement supposer que l'écriture des Petchénègues s'est formée dans leur ancien habitat.

Pour l'explication des motifs byzantins du trésor et de ses inscriptions en caractères grecs, c'est le second habitat des Petchénègues, le territoire compris entre le Don et le Danube qui doit être pris en considération. Les Petchénègues y sont entrés en contact avec la culture byzantine des villes pontiques. L'occupation de ce territoire par les Petchénègues a eu lieu en 889. Voici les données qui s'y rapportent.

Constantin Porphyrogénète écrit dans son ouvrage *De administrando imperio* :

« On doit savoir que les Petchénègues avaient demeuré à l'origine près du fleuve Atil [Ἀτὶλ = Volga] et près du fleuve Jäyq [Γεϋκ = Oural] et qu'ils avaient pour voisins les Ogouz et les Khazars. Il y a 50 ans [l'empereur écrivait vers 950] les

Ogouz en question s'allièrent avec les Khazars et dans une lutte commune contre les Petchénègues vainquirent ces derniers et les chassèrent de leur pays qui est aujourd'hui en la possession des Ogouz. Mis en déroute, les Petchénègues erraient çà et là cherchant un endroit où s'établir. Après qu'ils eurent atteint les pays qu'ils habitent encore, et qu'ils eurent rencontré les Turcs [= Hongrois], ils vainquirent en guerre ces derniers, les chassèrent et dressèrent là leurs tentes, et ils possèdent ce pays comme il vient d'être dit, depuis 50 ans jusqu'aujourd'hui » ¹⁰.

Ces événements se passèrent en 889, puisque on lit dans la *Chronique* de Regino (*Reginonis Abbatis Prumiensis Chronicon*) ce qui suit :

« Anno dominicae incarnationis DCCCLXXXVIII. gens Ungarum ferocissima et omni belua crudelior, retro ante seculis ideo inaudita, quia nec nominata, a Scythicis regnis et a paludibus quas Thanais sua refusione in immensum porrigit, egressa est... Ex supradictis igitur locis gens memorata a finitimis sibi populis, qui Pecenaci vocantur, a propriis sedibus expulsa est... » ¹¹.

Le nouvel habitat des Petchénègues s'étendait du Don d'abord jusqu'au Dniépr, un peu plus tard jusqu'au Danube ¹².

La destinée ultérieure et assez compliquée des Petchénègues, leurs guerres et leurs établissements en Hongrie, en Russie et dans la péninsule balcanique ne nous intéressent pas pour l'instant.

(De l'Université de Budapest).

Jules NÉMETH.

(10) C. 37; Dietrich, *Byzantinische Quellen* (= Quellen u. Forschungen zur Erd- und Kulturkunde, V), 54; *A magyar honfoglalás kútfoi*, 11.

(11) *A magyar honfoglalás kútfoi*, p. 320-21; éd. Kurze, p. 131. Cf. Gombocz : *Nyelvtudományi Közlemények* XLV, 132.

(12) Constantin, *De adm. imp.* 42 : « Sur le Danube inférieur, en face de Distra se trouve le pays des Petchénègues, qui s'étend d'ici jusqu'à Sarkel, la forteresse des Khazars ». Néanmoins d'abord le pays à l'ouest du Dniepr n'appartenait pas aux Petchénègues, puisqu'il était habité par les Hongrois chassés de leur habitat antérieur (l. c. 38).